10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 15 Avril 1868. -- N° 5.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 86.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.
Abonnement pour les départements
UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE

DOCTRINE : *Manifestations physiques et intelligentes.* — ENTRETIEN FAMILIER : *Évocation.* — CORRESPONDANCE : *Lettre d'un de nos lecteurs assidus.* — *Réponse.* — *Lettre de Mme Célina F.* — *Réponse.* — INSTRUCTION DES ESPRITS : *Pâques.* — *Le Printemps.*

DOCTRINE

—

Esprit, Périsprit, Manifestation.

(*Suite*). Voir le dernier numéro.

Les médiums jouissent, sous ce rapport, d'une puissance plus ou moins grande, et produisent par conséquent des effets plus ou moins prononcés. Souvent une personne, médium puissant, produira à elle seule beaucoup plus que vingt autres réunies; il lui suffira de porter les mains sur la table pour qu'à l'instant elle se meuve, se dresse, se renverse, fasse des soubresauts ou tourne avec violence.

Il n'y a aucun indice de la faculté de médianimique; l'expérience seule peut la faire reconnaître. Lorsque dans une réunion on veut essayer, il faut tout simplement s'asseoir autour d'une table et poser à plat les mains dessus, sans pression ni contension musculaire. Dans le principe, comme on ignorait les causes du phénomène, on avait indiqué plusieurs précautions reconnues depuis absolument inutiles: tel est, par exemple, l'alternance des sexes; tel est encore le contact des petits doigts des différentes personnes, de manière à former une chaîne non interrompue. Cette dernière précaution avait paru nécessaire alors qu'on croyait à l'action d'une sorte de courant électrique; depuis, l'expérience en a démontré l'inutilité. La seule prescription qui soit rigoureusement obligatoire, c'est le recueillement, un silence absolu, et surtout la patience, si l'effet se fait attendre. Il se peut qu'il se produise en quelques minutes, comme il peut tarder une demi-heure ou une heure; cela dépend de la puissance médianimique des co-participants.

Disons encore que la forme de la table, la substance dont elle est faite, la présence des métaux, de la soie dans les vêtements des assistants, les jours, les heures, l'obscurité ou la lumière, etc.... sont aussi indifférents que la pluie et le beau temps. Le volume seul de la table y est pour quelque chose, mais dans le cas seulement où la puissance médianimique serait insuffisante pour vaincre la résistance. Dans le cas contraire, une seule personne, un enfant même, peut faire soulever une table de cent kilog., alors que, dans des conditions moins favorables, douze personnes ne feraient pas mouvoir le plus petit guéridon.

Les choses étant en cet état, lorsque l'effet commence à se manifester, on entend assez généralement un petit mouvement dans la table; on sent comme un frémissement qui est le prélude du mouvement; elle semble faire des efforts pour se démarrer, puis le mouvement de rotation se prononce; il s'accélère au point d'acquérir une rapidité telle que les assistants ont toutes les peines du monde à le suivre. Une fois le mouvement établi, on peut même parfois s'écarter de la table, qui continue à se mouvoir dans divers sens et sans contact.

Dans d'autres circonstances, la table se soulève et se dresse, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, puis reprend doucement sa position naturelle. D'autres fois, elle se balance en imitant le mouvement du tangage ou du roulis. D'autres fois, enfin, mais pour cela il faut une puissance médianimique considérable, elle se détache entièrement du sol et se maintient en équilibre dans l'espace, sans point d'appui, se soulevant même parfois jusqu'au plafond, de façon à ce qu'on puisse passer par-dessous; puis elle redescend lentement en se balançant, comme le ferait une feuille de papier, ou bien tombe violemment et se brise, ce qui prouve d'une manière patente qu'on n'est pas le jouet d'une vision d'optique.

Un autre phénomène qui se produit très-souvent, selon la nature du médium, c'est celui des coups frappés dans le tissu même du bois, sans aucun mouvement de la table; ces coups quelquefois très-faibles, d'autres fois assez forts, se font entendre dans les autres meubles de l'appartement, contre les portes, les murailles et le plafond. Nous y reviendrons dans un instant. Quand ils ont lieu dans la table, ils y produisent une vibration très-appréciable pour les doigts, et surtout très-distincte quand on y applique l'oreille.

Manifestations intelligentes.

Dans ce que nous venons de voir, rien assurément ne révèle l'intervention d'une puissance occulte, et ces effets pourraient parfaitement s'expliquer par l'action d'un courant magnétique ou électrique, ou celle d'un fluide quelconque. Telle a été, en effet, la première solution donnée à ces phénomènes, et qui pouvaient avec raison passer pour très-logique. Elle aurait, sans contredit, prévalu, si d'autres faits ne fussent venus en démontrer l'insuffisance. Ces faits sont les preuves d'intelligence qu'ils ont données. Or, comme tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente, il demeurait évident qu'en admettant même que l'électricité ou un autre fluide y jouat un rôle, il s'y mêlait une autre cause. Quelle était-elle? quelle était cette intelligence? C'est ce que la suite des observations a fait connaître.

Pour qu'une manifestation soit intelligente, il n'est pas nécessaire qu'elle soit éloquente, spirituelle ou savante; il suffit qu'elle prouve un acte libre et volontaire, exprimant une intention ou répondant à une pensée. Assurément, agitée par le vent, on est bien certain qu'elle n'obéit qu'à une impulsion mécanique; mais si l'on reconnaissait dans le mouvement de la girouette des signaux intentionnels, si elle tournait à droite ou à gauche, vite ou avec lenteur au commandement, on serait bien forcé d'admettre, non pas que la girouette est intelligente, mais qu'elle obéit à une intelligence. C'est ce qui est arrivé pour la table.

Nous avons vu la table se mouvoir, se soulever, frapper des coups, sous l'influence d'un ou de plusieurs médiums. Le premier effet intelligent qui fut remarqué, ce fut de voir ces mouvements obéir au commandement; ainsi, sans changer de place, la table se soulevait alternativement sur le pied désigné; puis, en retombant, frappait un nombre déterminé de coups, répondant à une question. D'autres fois la table, sans le contact de personne, se promenait toute seule dans la chambre, allant à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, exécutant divers mouvements sur l'ordre des assistants. Il est bien évident que nous écartons toute supposition de fraude, que nous admettons la parfaite loyauté des assistants, attestée par leur honorabilité et leur parfait désintéressement. Nous parlerons plus tard des supercheries contre lesquelles il est prudent de se tenir en garde.

Au moyen de coups frappés, et surtout par les coups intimes dont nous venons de parler, on obtient des effets encore plus intelligents, comme l'imitation des diverses batteries de tambour, de la petite guerre avec feu de files ou de peloton, canonnade; puis le grincement de la scie, les coups de marteau, le rhythme de différents airs, etc. C'était, comme on le comprend, un vaste champ ouvert à l'exploration. On s'est dit que, puisqu'il y avait là une intelligence occulte, elle devait pouvoir répondre aux questions, et elle répondit en effet par oui et par non au moyen d'un nombre de coups de convention. Ces réponses étaient bien insignifiantes; c'est pourquoi on eut l'idée de faire désigner les lettres de l'alphabet et de composer ainsi des mots et des phrases.

Ces faits, renouvelés à volonté par des milliers de personnes et dans tous les pays, ne pouvaient laisser de doute sur la nature intelligente des manifestations. C'est alors que surgit un nouveau système, selon lequel cette intelligence ne serait autre que celle du médium, de l'interrogateur ou même des assistants. La difficulté était d'expliquer comment cette intelligence pouvait se réfléchir dans la table et se traduire par des coups; dès qu'il était avéré que ces coups n'étaient pas frappés par le médium, ils l'étaient donc par la pensée; or, la pensée frappant des coups, c'était un phénomène plus prodigieux encore que tous ceux dont on avait été témoin. L'expérience ne tarda pas à démontrer l'inadmissibilité de cette opinion; en effet, les réponses se trouvaient fort souvent en opposition formelle avec la

pensée des assistants, en dehors de la portée intellectuelle du médium, et même dans des langues ignorées de lui, ou relatant des faits inconnus de tous.

Ces exemples sont si nombreux, qu'il est presque impossible que quiconque s'est un peu occupé de communications spirites n'en ait pas été maintes fois témoin. Nous n'en citerons qu'une seule qui nous a été rapportée par un témoin occulaire.

Sur un navire de la marine impériale française en station dans les mers de la Chine, tout l'équipage, depuis les matelots jusqu'à l'état-major, s'occupait de faire parler les tables.

On eut l'idée d'évoquer l'Esprit d'un lieutenant de ce même vaisseau mort depuis deux ans. Il vint, et après diverses communications qui frappèrent tout le monde d'étonnement, il dit ce qui suit, par coups frappés: « Je vous prie instamment de faire payer au capitaine la somme de.... (il indiquait le chiffre) que je lui dois, et que je regrette de n'avoir pu lui rembourser avant ma mort. » Personne ne connaissait le fait; le capitaine lui-même avait oublié cette créance, assez minime du reste; mais en cherchant dans ses comptes il y trouva la mention de la dette du lieutenant, et dont le chiffre indiqué était parfaitement exact. Nous demandons de la pensée de qui cette indication pouvait être le reflet.

On perfectionna l'art de communiquer par des coups alphabétiques, mais le moyen était toujours très-long; cependant on en obtint d'une certaine étendue, ainsi que d'intéressantes révélations sur le monde des Esprits. Ceux-ci en indiquèrent d'autres, et c'est à eux que l'on doit le moyen des communications écrites.

Les premières communications de ce genre eurent lieu en adaptant un crayon au pied d'une table légère posée sur une feuille de papier. La table, mise en mouvement par l'influence d'un médium, se mit à tracer des caractères, puis des mots et des phrases. On simplifia successivement ce moyen en se servant de petites tables grandes comme la main, faites exprès, puis des corbeilles, des boîtes de carton et enfin de simples planchettes. L'écriture était aussi courante, aussi rapide et aussi facile qu'avec la main; mais on reconnut plus tard que tous ces objets n'étaient, en définitive, que des appendices, véritables porte-crayons dont on pouvait se passer, en tenant soi-même le crayon; la main, entraînée par un mouvement involontaire, écrivait sous l'impulsion imprimée par l'Esprit et sans le concours de la volonté ni de la pensée du médium.

Dès lors, les communications d'outre-tombe n'eurent pas plus de bornes que la correspondance habituelle entre vivants. Nous reviendrons sur ces différents moyens, que nous expliquerons en détail; nous les avons rapidement esquissés pour montrer la succession des faits qui ont conduit à constater, dans ces phénomènes, l'intervention d'intelligences occultes, autrement dit des Esprits.

(*Livre des Esprits.*) ALLAN KARDEC.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de l'article intitulé l'*Avenir et le Néant*.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

MADAME B. (RHÔNE),

Décédée le 7 février 1867, évoquée le 15 du même mois dans un groupe de Lyon.

Mme B. avait fait une étude sérieuse du Spiritisme, dont elle professait la doctrine et dont elle comprenait toute la portée philosophique.

1. Evocation. — R. Je suis là.

2. Votre correspondance nous ayant appris à vous apprécier, et connaissant votre sypathie pour le groupe, nous avons pensé que vous ne nous sauriez pas mauvais gré de vous avoir appelée sitôt. — R. Vous voyez que je suis là.

3. Un autre motif me détermine personnellement à le faire : je compte écrire à mademoiselle votre fille au sujet de l'événement qui vient de la frapper, et je suis sûr qu'elle sera heureuse de connaître le résultat de notre entretien. — R. Certainement; elle l'attend, car je lui avais promis de me révéler aussitôt qu'une évocation me serait adressée.

4. Eclairée comme vous l'étiez sur le spiritisme, et pénétrée des principes de cette doctrine, vos réponse seront pour nous doublement instructives; veuillez d'abord nous dire si vous avez beaucoup tardé à vous reconnaître, et si vous avez déjà recouvré la pleine jouissance de vos facultés? — R. La pleine jouissance de mes anciennes facultés, oui; la pleine jouissance de mes nouvelles facultés, non.

5. L'usage est de demander aux vivants comment ils se portent; mais aux Esprits on leur demande s'ils sont heureux. C'est avec un profond sentiment de sympathie que nous vous adressons cette dernière question. — R. Merci, mes amis. Je ne suis pas encore heureuse dans le sens spiritualiste du mot; mais je suis heureuse par le renouvellement de mon être ravi en extase; par la vue des choses qui nous sont révélées, mais que nous comprenons encore imparfaitement, tout bon médium ou spirite que nous soyons.

6. De votre vivant, vous vous étiez fait une idée du monde spirite par l'étude de la doctrine; veuillez nous dire si vous avez trouvé les choses telles que vous vous les étiez représentées? — R. A peu près, comme nous voyons les objets dans l'incertitude de demi-ténèbres; mais combien sont-elles différentes lorsque le jour éclatant les révèle!

7. Ainsi, le tableau qui nous est fait de la vie spirite n'a rien d'exagéré, rien d'illusoire? — R. Il est amoindri par votre esprit, qui ne peut comprendre les choses divines qu'adoucies et voilées; nous agissons avec vous comme vous le faites avec les enfants auxquels vous ne montrez qu'une partie des choses disposées pour leur entendement.

8. Avez-vous été témoin de l'instant de la mort de votre corps? — R. Mon corps, épuisé par de longues souffrances, n'a pas eu à subir une grande lutte; *mon âme s'est détachée de lui comme le fruit mûr tombe de l'arbre*. L'anéantissement complet de mon être m'a empêchée de sentir la dernière angoisse de l'agonie.

9. Pourriez-vous nous décrire vos sensations au moment du réveil? — R. Il n'y a pas de réveil, ou plutôt il m'a semblé qu'il y avait continuation; comme après une courte absence on rentre chez soi, il m'a semblé que quelques minutes me séparaient à peine de ce que je venais de quitter. Errante autour de mon lit, je me voyais étendue, transfigurée, et je ne pouvais m'éloigner, retenue que j'étais, ou du moins à ce qu'il me semblait, par un dernier lien à cette enveloppe corporelle qui m'avait tant fait souffrir.

10. Avez-vous immédiatement vu d'autres Esprits vous entourer? — R. Aussitôt ils sont venus me recevoir. J'ai alors détourné ma pensee du *moi* terrestre, et le *moi* spirituel transporté s'est abîmé dans la délicieuse jouissance des choses *nouvelles et connues que je retrouvais*.

11. Etiez-vous parmi les membres de votre famille pendant la cérémonie funèbre? — R. J'ai vu enlever mon corps, mais je me suis détournée aussitôt. Le spiritisme dématérialise par avance et rend plus soudain le passage du monde terrestre au monde spirituel. Je n'avais emporté de ma migration sur la terre ni vains regrets ni curiosité puérile.

12. Avez-vous quelque chose de particulier à dire à mademoiselle votre fille, qui partageait vos croyances et m'a écrit plusieurs fois en votre nom? — R. Je lui recommande de donner à ses études un caractère plus sérieux; je lui recommande de transformer la douleur stérile en souvenir pieux et fécond; qu'elle n'oublie pas que la vie se poursuit sans interruption, et que les frivoles intérêts du monde pâlissent devant le grand mot : *Eternité!* D'ailleurs, mon souvenir personnel, tendre et intime, lui sera transmis bientôt.

Adieu!

CORRESPONDANCE

Notre correspondance étant plus nombreuse que nous ne nous y attendions, nous classerons les lettres suivant leur réception, et réponse sera faite à tour de rôle.

MONSIEUR LE GÉRANT,

J'ai lu, dans le dernier numéro de votre journal, une réponse à une lettre qui vous a été adressée. J'espère être aussi heureux que la personne à laquelle vous avez daigné répondre.

Préoccupé moi-même de savoir si le spiritisme donne une raison d'être à la folie, que la médecine définit une altération des organes cérébraux, cependant je considère, près de moi, un ami qui me fut dévoué, et que la folie tient en souffrance d'autant plus pénible qu'il a parfois des lueurs d'intelligence qui lui donnent le sentiment de son état.

Si, comme vous le dites dans votre dernier numéro, l'esprit seul est responsable de ses actes, pourquoi donc mon ami souffre-t-il à la fois moralement et physiquement. et en quoi pourrait être utile une punition qui lui ôte pour ainsi dire le libre arbitre, et, par conséquent, la possibilité de l'apprécier.

UN DE VOS LECTEURS ASSIDUS.

A notre lecteur assidu nous répondons:

MONSIEUR,

C'est à tort que l'on considérerait la folie comme un anéantissement de l'esprit. La folie est bien réellement une altération des organes cérébraux. Les facultés de l'esprit sont consécutives, successives et progressives; elles peuvent aussi être entravées par la matière, dont l'âme a accepté l'entrave par l'incarnation.

L'aliénation mentale est donc l'effet de la désorganisation matérielle et non une cause de cette désorganisation.

L'Esprit, en s'incarnant, se revêt d'un corps comme le corps lui-même se revêt de l'habit, mais il conserve ses attributs spirituels, tels que pensée, volonté, intelligence, savoir acquis dans ses précédentes existences, s'il en a eu.

L'exercice de ses facultés dépend des organes qui leur servent d'instrument; elles sont plus ou moins affaiblies en raison de la grossièreté de la matière qui apporte un obstacle à la libre manifestation de l'Esprit, comme un verre opaque s'oppose à la libre émission de la lumière.

Les organes donc étant les instruments de la manifestation des facultés de l'âme, cette manifestation se trouve subordonnée au développement et au degré de perfection de ces mêmes organes, comme la bonté d'un travail l'est à la bonté de l'outil.

Il ne faut cependant pas, confondant les effets avec la cause, croire que les organes ont une influence sur les facultés de l'âme; ces dernières restent toujours inhérentes à la nature spirituelle de l'Esprit, qui con-

sèrve son acquis sans rétrograder jamais; or, ce ne sont pas les organes qui donnent les facultés, mais les facultés qui aident au développement des organes. On pourrait même dire que ces derniers reçoivent l'empreinte des facultés.

La folie, au point de vue moral, est une expiation imposée à l'Esprit pour l'abus qu'il a pu en faire dans son existence actuelle ou dans ses précédentes existences; c'est pour lui un temps d'arrêt, c'est-à-dire pendant lequel il ne progresse pas.

Un corps d'idiot peut renfermer l'Esprit qui anima jadis un homme de génie, s'il a fait de ses talents une source de fléau intellectuel et moral pour lui et ses contemporains.

La supériorité morale n'est pas toujours en raison de la supériorité, et les plus grands génies peuvent avoir beaucoup à expier; de là souvent pour eux une existence inférieure à celle qu'ils ont déjà accomplie est une cause de souffrances. Les entraves que l'Esprit éprouve dans ses manifestations sont pour lui comme les chaînes qui compriment les mouvements d'un homme vigoureux.

On peut dire que le crétin et l'idiot sont estropiés par le cerveau, comme le boiteux l'est par les jambes, l'aveugle par les yeux.

L'idiot à l'état d'Esprit, après sa mort ou pendant son sommeil, ressent très-souvent le poids de la désorganisation de ses organes matériels et comprend qu'ils sont une épreuve ou une expiation.

Pour expliquer la situation de l'Esprit dans la folie, nous dirons : l'Esprit, à l'état de liberté, reçoit directement ses impressions et exerce directement son action sur la matière; mais, incarné, il se trouve dans des conditions toutes différentes, et dans la nécessité de ne le faire qu'à l'aide d'organes spéciaux, qu'une partie ou l'ensemble de ses organes soient altérés, son action ou ses impressions, en ce qui concerne ces organes, sont interrompues. S'il perd les yeux, il devient aveugle; si c'est l'ouïe, il devient sourd, etc.

Imaginez maintenant que l'organe qui préside aux effets de l'intelligence et de la volonté soit partiellement ou entièrement attaqué ou modifié, il vous sera facile de comprendre que l'Esprit, n'ayant plus à son service que des organes incomplets ou dénaturés, il en doit résulter une perturbation dont l'Esprit, par lui-même et dans son for intérieur, a parfaite conscience, mais dont il n'est pas maître d'arrêter le cours.

Tous, nous sommes sur terre pour apprendre et expier, essayer nos forces et leur donner du développement. L'infirme est un frère qui expie son passé ou qui, en s'incarnant, a accepté une épreuve au-dessus de ses forces. Nous devons le respecter et l'assister, et c'est ici le lieu de dire : Un bienfait n'est jamais perdu.

L'Esprit de celui que nous aidons à supporter le fardeau des douleurs en cette vie, rendu par la mort du corps à la liberté et à plus de sagesse d'appréciation, cet Esprit, disons-nous, se souviendra de son bienfaiteur, et Dieu lui accordera de pouvoir lui être utile à son tour. Le principe de solidarité est connu; mais, comme tout bien, il se perpétue dans l'éternité des âges; il se découvre plus purement et plus parfaitement à nos yeux, à mesure que nous devenons plus purs et plus parfaits.

Le moyen de perfection est la pratique de la charité, dont chaque acte et la plus fervente prière qu'on puisse adresser à Dieu. Courage à vous qui, par un sentiment de reconnaissance, servez d'appui à l'homme redevenu enfant. Il a été votre ami, il le sera toujours, et vous le trouverez reconnaissant à votre tour dans un monde meilleur où vous comprendrez que c'est près de ceux qui pleurent que nous puisons les vraies joies durables, que c'est aussi en reconnaissant l'utilité de la réparation de nos fautes que nous supportons avec plus de courage les peines qu'elles nous apportent; qu'enfin, c'est lorsqu'ici-bas le dévoûment est sans satisfaction personnelle qu'il nous assure une vraie récompense.

Dieu n'a rien fait d'inutile, et c'est par des incarnations ou des vies matérielles successives qu'il donne à l'âme le moyen de s'élever de l'état d'atôme au sommet de la hiérarchie des êtres spirituels et bienheureux, en travaillant par leurs propres forces et en vertu de leur libre arbitre.

Tel est le but de la vie, telle est la loi divine du Dieu de bonté qui ne peut avoir créé un enfer éternel, puisque Christ l'a dit : « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

Lyon, le 24 mars 1868.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je suis anti-spirite; ayant perdu un enfant depuis peu, l'on m'a apporté le journal le *Spiritisme à Lyon* pour me faire lire, dans votre 3me numéro, une lettre d'une mère désolée.

Lorsqu'on est malade, abandonnée de tous les médecins, l'on se jette entre les bras du premier empirique venu, pourvu toutefois qu'il nous promette de nous guérir.

Je souffre, monsieur, et ma souffrance est un mal moral qui use le corps. J'ai demandé au médecin orthodoxe de mon âme soulagement à ces souffrances; ses consolations ont produit sur moi l'effet de l'huile que l'on répandrait sur le feu ardent pour l'éteindre.

Ma douleur est vive, mes jours sans repos, mes nuits sans sommeil; épouse très-chrétienne, mon mari est franc-maçon. Puisque le spiritisme explique les joies et les peines de l'autre monde, oh! je vous en supplie, monsieur, dites-moi quel est le sort des excommuniés après leur mort.

Si je m'adressais à une femme, elle me comprendrait mieux; mais si vous avez une épouse, une mère, une sœur, je les prie de solliciter pour moi une réponse dans un de vos prochains numéros; je l'attendrai avec toute l'impatience d'une femme qui attend l'arrivée d'un époux bien-aimé échappé du naufrage.

Recevez, monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

CÉLINA F...

Nous répondons à la lettre de Mme Célina F., par les quelques lignes suivantes; puissent-elles apporter au cœur de cette dame tout le calme dont elle a besoin et le courage nécessaire pour lire les ouvrages spirites traitant des *peines éternelles*, LE CIEL ET L'ENFER, de *M. Allan Kardec*, ou *les Peines futures selon le Spiritisme*, auquel nous empruntons les quelques lignes suivantes, en y ajoutant quelques-unes de nos réflexions :

« Le sort des âmes étant dans les mains de Dieu, nul en ce monde ne peut de sa propre autorité décréter le code pénal divin. Toute théorie humaine n'est qu'une hypothèse qui n'a que la valeur d'une opinion personnelle. Aux yeux des incrédules, le dogme de l'éternité des peines est une question futile dont ils se rient; aux yeux du philosophe, il a une gravité sociale par les abus auxquels il donne lieu; l'homme vraiment religieux voit la dignité de la religion intéressée à la destruction de ces abus et de leur cause. »

Aime Dieu de tout ton cœur, de toute ta pensée, c'est le premier commandement, et voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Toute la loi et les prophètes se rapportent à ces deux commandements, et, nous appuyant sur la parole du Christ, nous disons que ce n'est pas aimer son prochain que de lui lancer l'anathème, parce qu'il a une manière de comprendre les choses qui n'est pas la nôtre. Le spiritisme nous apprend que nous sommes tous enfants de Dieu, et qu'à ce titre il nous aime. N'importe notre culte et la manière de le prier, l'intention est tout; il ne nous a pas créés pour nous faire souffrir, mais bien pour nous donner un bonheur sans fin, et pour l'obtenir ce n'est que par des efforts continus, nous aidant à nous relever de nos chutes par les existences successives qu'il nous accorde pour acquérir des connaissances intellectuelles et morales qu'en une seule existence il serait impossible d'obtenir et arriver ainsi en gravitant de monde en monde à l'état d'Esprits purs pour comprendre Dieu, source et but de nos aspirations.

Dieu étant infiniment bon ne peut vouer sa créature à un malheur éternel.

La doctrine des peines éternelles a fait son temps, elle est aujourd'hui repoussée par la raison.

INSTRUCTION DES ESPRITS

PAQUES

Chaque année, depuis que nous vous donnons des *instructions, nous vous rappelons cette grande époque* de la mort du Christ, et surtout les principes d'amour et de religion qu'il est venu vous donner; nous vous répétons ses mémorables paroles sur le Calvaire, et nous vous encourageons à vous aimer et à vivre dans la concorde et la sympathie.

Dieu a voulu que le souvenir du Christ se perpétuât dans vos cœurs; il vous a donné l'intuition de ses grandes douleurs afin qu'elles puissent éterniser sa mémoire dans votre âme. Vous avez eu bien des martyrs depuis Jésus, vous avez assisté à de sanglants holocaustes, mais votre mémoire n'a gardé de souvenir qu'à l'action et au nom du héros, tandis que plus votre intelligence se développe, plus l'amour que le Christ vous inspire grandit dans votre cœur et rayonne dans vos pensées. D'où vient qu'après dix-huit siècles passés vous vous apitoyez encore sur le supplice du Martyr bien-aimé et que vous n'avez pour les apôtres crucifiés, pour les martyrs dévorés dans les arènes, ni un regard de pitié ni une parole affectueuse? C'est que vous sentez en vous le bouillonnement de ces gouttes de sang que l'auréole d'épine de Jésus a *fait jaillir* sur vous et que votre âme s'est sentie régénérée par cette goutte d'un sang si précieux ; c'est que vous attendez le retour du Messie, vous savez qu'il viendra, vous vous préparez à le recevoir, il est pour vous *l'époux bien-aimé* qui assure votre avenir; il est l'étendard de la liberté vers laquelle vous aspirez tous, il est en vous comme vous êtes en lui, car vous faites partie de cette humanité qu'il étreignait dans ses bras, lorsqu'il disait à Dieu : Pardonnez-leur, oh! mon Père, ils ne savent ce qu'ils font, et qu'entre le Sauveur et le sauvé il y a une affinité que rien ne peut rompre; il y a surtout ce lien indissoluble que l'homme a reçu de Dieu le jour où le Christ est venu sur terre, et qui rattache l'homme à cette demeure du père où Jésus vous attend.

C'est en vain que les scribes ont cru que tout était fini avec la mort du juste; ils n'ont arrêté l'élan du progrès que pour lui donner une marche plus vive et pour que l'impulsion religieuse grandisse dans toutes les âmes. Christ était plus près de vous, lorsqu'après cette descente de croix il allait en esprit au-devant de ses disciples; son *intervention pour vous sauver* était plus puissante que jamais : n'avait-il pas remporté la victoire? N'était-il pas le triomphateur de l'idée, l'abolitioniste de l'esclavage? D'ailleurs, la mort corporelle n'est-elle pas une surprise pour lui? Il savait à l'état d'Esprit toute la mission dont il avait accepté le mandat, et lorsque son Esprit *attaché* à son corps parlait à ses

disciples, il leur répétait souvent : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus.* Il leur annonçait ainsi sa fin, et souvent encore il disait : *Voilà que l'heure s'approche où le Fils de l'homme va être livré pour être jugé.* Sans doute son agonie fut douloureuse ! Dieu ne lui avait-il pas imposé la nécessité de vivre comme les autres hommes, afin qu'on ne cherchât pas plus tard à dire qu'il avait un corps fluidique? Sans doute, il souffrit avec amertume, car il but le calice jusqu'à la lie; mais cette souffrance, ces humiliations étaient encore pour resserrer les liens avec l'humanité. Auriez-vous accepté les principes d'une religion fondamentale s'ils vous eussent été apportés par Socrate ou Platon, ou un des Sages de la Grèce ? Vous eussiez traité ces enseignements d'utopie, et vous erreriez encore épars dans ce vaste champ de la vie, sans conducteur et sans but pour vous rallier quand le temps serait venu de le faire ; mais cette croix, ce gibet sur lequel expire une douce créature dont les yeux mourants trouvent encore une expression pour vous sourire, ce corps nu, ce côté dont le sang se tarit, cette couronne d'épines dont chaque pointe déchire le front de l'homme qui n'a d'autre crime à se reprocher que d'être venu pour vous sauver; tous ces souvenirs vous rapprochent de Jésus; vous l'enlacez dans vos bras, vous venez bien près, plus près pour l'entendre; car vous l'aimez, ce martyr, vous savez que tout n'est pas fini entre vous et lui, vous comprenez bien que son œuvre n'est pas achevée et qu'il reviendra pour mettre le dernier mot à cette phrase régénératrice qui lui faisait dire : « Avant que cette génération ne passe il arrivera de grandes choses. » Voyez, en effet, là-bas, à l'Orient, une croix, un homme expirant, des bourreaux, une étoile brillante qui commence à rayonner sur le petit coin de terre ou Dieu l'a placée, et puis l'étoile grandit, le baptême régénère les plus insouciants, ils reçoivent l'inspiration céleste, ils deviennent des prophètes ; Dieu enlève de leurs yeux le bandeau qui cachait la vérité; l'étoile brille de nouveau; la doctrine se propage, elle va, elle avance, des missionnaires vous l'apportent ; la terre se peuple, les hommes se font chrétiens; la croix, dont le symbole devient un signe de ralliement, étend ses bras à mesure que le Christ est plus aimé, plus écouté ; son souvenir fait des martyrs, son sang fertilise l'intelligence ; rien ne voile son éclatante vérité, et lorsque Dieu vous fait une faveur nouvelle, lorsqu'une révélation vous prouve cette constante application de l'esprit avec l'Esprit qui vient encore vous dire : Voilà que je reviens, c'est lè Christ ! son manteau couvre le passé ; il vient dans sa gloire, et nous ne pouvons que vous répéter ce qu'il disait dans l'Apocalypse : « *Bienheureux celui à qui il sera donné de connaître mon nouveau nom.* »

Communication obtenue dans un groupe des Brotteaux (janvier 1868).

LE PRINTEMPS.

Des quatre saisons qui divisent l'année, l'hiver est la plus rigoureuse; dans son manteau de neige, elle apporte aux malheureux un surcroît de souffrance, elle multiplie leurs besoins. Près de l'âtre sans bûche l'enfant du pauvre est grelottant ; à sa voix plaintive, sa pauvre mère ne peut répondre que par des larmes.

Heureux celui qui peut apporter à ce foyer éteint un peu de chaleur, et, avec de bonnes et douces paroles et une assistance dévouée, faire renaître dans ces cœurs refroidis, autant par le délaissement que par la rigueur de la saison, faire renaître, dis-je, un rayon d'espérance que le soleil vivifiant du printemps qui s'avance rendra lumineux !

La nature sourit, elle a quitté ses longs vêtements de deuil ; déjà l'aubépine étale ses blanches fleurs, emblême de la sincérité. A ses pieds, dans son vert feuillage, l'humble violette exhale son doux parfum. La prairie est émaillée. Assise sur le vert gazon de la pelouse, s'étendant comme un moëlleux tapis, une joyeuse enfant contemple, en élevant son âme vers leur auteur, toutes ces merveilles bienfaisantes de la nature, morte hier, et qui vient de renaître aussi fraîche et aussi belle qu'avant l'engourdissement du sommeil.

En face de ce réveil où la simplicité s'unit à la grandeur, où l'utile s'unit à l'agréable, la jeune fille, fidèle aux leçons de sa mère, et rappelant à son esprit le souvenir des douleurs qu'elle a rencontrées dans les mansardes où, avec cette mère, elle a essuyé tant de larmes, elle se dit : qu'active et dévouée, elle doit choisir parmi ces trésors qui s'étalent sous ses yeux les plantes bienfaisantes que le printemps fait éclore et qui servent à calmer les souffrances quand elles ne parviennent pas à les guérir. Elle réunit en faisceaux, en separant leur famille :

Les jeunes pousses du sureau, excellent dépuratif ; ses fleurs à propriétés sodorifiques, ses baies plus dépuratives encore;

L'aubépine, si précieuse pour la circulation du sang;

La centaurée, aux propriétés toniques et fébrifuges;

La bourrache, la pariétaire, pour les affections aiguës du poumon;

L'ortie blanche, le bouillon blanc, pour les langueurs d'estomac;

Le romarin et toutes les espèces de sauge, le lierre terrestre, aux propriétés stimulantes, sodorifiques;

La verveine, la feuille de noyer, la mauve, le millepertuis, la violette, et tant d'autres dont les bienfaisantes propriétés avaient été enseignées à la jeune fille par une mère instruite et pénétrée de sa mission en ce monde, où la femme, base de la famille, lui doit ses soins et son dévoûment de chaque instant.

La jeune fille, à qui les leçons maternelles avaient appris que même les occupations récréatives pouvaient avoir leur utilité, si ce n'est pour soi, mais pour quelques membres souffrants de notre pauvre humanité, que la loi solidaire que le Christ enseignait relie de bas en haut ;

La jeune fille, dis-je, le front doucement caressé par la brise du matin qui se jouait dans ses boucles blondes, respirant à pleins poumons les émanations de la sève, de cette sève vigoureuse aux senteurs balsamiques ; la joue colorée, autant par le bonheur de se sentir revivre avec la nature que par la pensée pure et bienfaisante que ce qui, pour elle, douce enfant, était ébats joyeux et liberté des champs serait, par ses connaissances acquises, par ses soins intelligents et dévoués, le soulagement des pauvres malades, leur guérison peut-être ; elle se prit à penser, avec l'activité d'imagination de ses dix-sept ans, qu'elle serait assez heureuse pour rendre un petit enfant à sa mère ou bien une mère mourante à quelque jeune fille désolée, et, laissant son esprit errer dans les vastes champs de l'espérance, avec toute l'activité de sa belle jeunesse, elle allait cueillant, casant chaque famille de plante, se répétant leur usage et leur vertu particulière. Simple et timide violette ! disait-elle à la fleur parfumée, je suis bien cruelle de t'arracher ainsi à ta tendre verdure et à ta chère solitude; mais, quand viendra l'hiver avec tous ses frimats et son cortége de douleurs, préparée en boissons chaudes et radoucissantes, tu aideras quelque pauvre vieillard essoufflé et souffreteux à mêler, à la neige de ses cheveux, celle des froids hivers.

Etre utile aux autres, leur consacrer même ses moments de loisir, c'est suivre la loi de l'ardente charité, fille du ciel, et sur laquelle repose toute la religion du Christ.

Avec la blonde enfant, tout cœur tendre et religieux salue le beau printemps qui, avec ses chauds rayons de soleil bienfaisant, apporte à l'indigent sa vivifiante chaleur et vient réchauffer la mansarde triste et nue où l'impitoyable hiver, de sa main glacée, répandait la douleur. Comme la jeune fille instruite par sa mère, cueillons dans le sein fécond de la nature la plante réparatrice, aux propriétés bienfaisantes, et comme la douce enfant nous préparerons pour le pauvre, qui souffre et gémit, le breuvage salutaire.

Aimez-vous les uns les autres comme je vous aime, a dit Jésus.

Dans notre dernier numéro, au commencement de la 36e ligne de la poésie, lisez *donnait* au lieu de *disait*.

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.